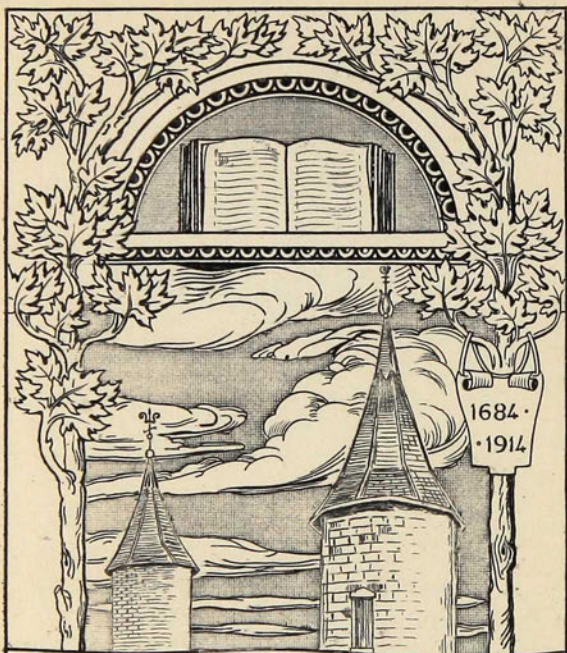


267.18271
A6696v
1939



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL



L'apostolat du semblable sur le semblable

UN EXEMPLE CANADIEN

LES VOYAGEURS CATHOLIQUES

PAR

le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.



BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

Éditions de
L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
Montréal

Imprimi potest :

E. PAPIILLON, S. J.
Provincial

17 juillet 1939

Nihil obstat :

Léon BOUVIER, S. J.
Cens. dioc.

17 juillet 1939

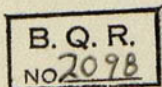
Imprimatur :

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G.
Év. de Thennesis, aux. de Montréal

Montréal, 26 juillet 1939

BX
2348
Z8C3
A79

LS



Les Voyageurs catholiques

CHAPITRE PREMIER

Apostolat spécialisé

Directives de Pie XI. — Un apostolat peu pratiqué.
— Liens sociaux et liens professionnels. — La Société Saint-Luc. — Un exemple canadien.

« **P**OUR ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, déclarait Pie XI dans *Quadragesimo anno*, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Église, qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations, qui sachent parler à leurs cœurs dans un esprit de fraternelle charité. Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers seront des ouvriers, les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants. »

C'est l'apostolat du semblable sur le semblable.

Le procédé est si naturel qu'on hésite à le justifier. Et on s'étonne qu'il n'ait pas été em-

ployé plus tôt, ou du moins que sa pratique ne se soit pas encore généralisée.

Longtemps, en effet, en particulier dans des pays comme la France où les milieux sociaux sont bien tranchés, les apôtres de la classe ouvrière se sont recrutés principalement, non dans ses rangs, mais au sein de la bourgeoisie. Les cercles ouvriers du comte de Mun n'avaient-ils pas comme animateurs des « messieurs » ?

Il en fut ainsi pour la classe agricole. La noble vie de ce gentilhomme rural, Maurice de Gatellier, que le recteur de l'Université catholique d'Angers, Mgr Lavallée, a racontée en de si belles pages, nous en offre un exemple frappant ¹.

Sans doute ces deux classes, — et nous avons là en partie une explication de ce phénomène, — n'ont pas toujours connu le niveau intellectuel auquel elles sont aujourd'hui parvenues. D'où la difficulté qu'elles éprouvaient autrefois à s'occuper elles-mêmes de leurs propres affaires.

Elles ne pouvaient pas facilement se donner des chefs sortis de leurs rangs, des hommes qui fussent vraiment instruits, avertis, compétents.

1. *Maurice de Gatellier*, par F. LAVALLÉE, 1923.

Elles n'étaient pas organisées. Elles ne paraissaient pas même y songer.

Quoi qu'il en soit de cette explication, une situation commune crée des liens étroits. On devient amis, on s'inspire une mutuelle confiance, on se tourne les uns vers les autres quand on se sent attaqué ou qu'on veut progresser.

Et ceci est vrai non seulement pour les hommes d'un même milieu social: ouvriers, agriculteurs, bourgeois ¹, mais aussi pour les membres d'une même profession: avocats, médecins, industriels, voyageurs, etc.

D'où ces associations nettement professionnelles qui existent aujourd'hui dans tous les pays. Ce sont d'abord, sans doute, leurs intérêts matériels qui rapprochent ces hommes, mais aussi, très souvent, leurs intérêts spirituels. Ils ont le même devoir d'état à remplir, ils rencontrent dans son accomplissement les mêmes difficultés, ils ont besoin, pour les surmonter, des mêmes secours.

Chose certaine, dans les questions de morale ou de religion, un médecin écoutera plus volon-

1. Les mouvements spécialisés de jeunesse: Jeunesse ouvrière catholique, Jeunesse agricole catholique, Jeunesse indépendante catholique, etc., sont nés de ce sentiment.

tiers un autre médecin, aux prises avec des problèmes semblables, qu'un avocat ou un notaire, et vice versa.

Aussi les groupements professionnels, voués simultanément au bien matériel et spirituel de leur profession, ne manquent pas. Il en est même quelques-uns dont l'objectif principal est le bien spirituel. Leurs membres exercent l'apostolat du semblable sur le semblable.

Telle, pour citer un exemple connu, la Société Saint-Luc, fondée en France, il y a près de soixante ans, pour les médecins catholiques, et répandue maintenant à travers l'Europe et même l'Amérique. Elle a pour objet, disent ses statuts, « l'application des vertus chrétiennes dans l'exercice de la médecine et la charité professionnelle ».

Le Canada possède lui aussi quelques associations de ce genre. La plus célèbre est, sans contredit, l'Association catholique des Voyageurs de Commerce. Elle atteint cette année son vingt-cinquième anniversaire. L'occasion s'offre de lui consacrer quelques pages. Outre l'hommage auquel elle a droit, son exemple ne pourra être que bienfaisant.

CHAPITRE II

Le Voyageur de commerce

Qualités naturelles. — La marque du métier. — Portrait du voyageur canadien-français avant 1914. — Les effets d'une retraite fermée. — Une grande entreprise.

LE voyageur de commerce, ou le « commis voyageur », comme on disait autrefois, doit se ressembler dans tous les pays. Type bien caractérisé, que le métier façonne peu à peu, qu'il marque de son empreinte particulière, mais auquel la nature a dû d'abord donner quelques qualités indispensables.

Un homme timide, triste, casanier, peut réussir dans telle ou telle profession, il ne fera jamais un bon voyageur. Le voyez-vous quitter chaque lundi son foyer, alors qu'il n'est jamais si heureux qu'au coin du feu, pour ne rentrer qu'à la fin de la semaine après s'être traîné de train en train, d'hôtel en hôtel, de magasin en magasin ? Et pour écouler sa marchandise, pour arracher au marchand hésitant la forte

commande, pour déjouer la concurrence toujours active, la timidité est un bien mauvais atout. Il y faut, tout au contraire, une forte dose d'audace, de crânerie, de confiance en soi-même. Ajoutez un caractère gai, sociable, optimiste, qui ne s'en fait pas, s'accommode de tout, — d'un mauvais dîner comme d'un compagnon grincheux, — trompe les ennuis du voyage en racontant de bonnes histoires et sait gagner la sympathie du client par son amabilité et ses reparties joyeuses.

Aussi rien de vivant, de bruyant même comme une réunion de voyageurs. Un écrivain français qui se plaint de voir disparaître peu à peu ce type légendaire l'a peint en ces termes :

« Jadis, dans nos bonnes villes, quand on arrivait à l'hôtel, on percevait dès le seuil des éclats de voix, des discussions animées, tout un vacarme de propos quelquefois un peu décousus et de gaieté bruyante. La troupe bourdonnante des commis voyageurs occupait la place et signalait sa présence par des boutades et des apostrophes, qui, si elles ne s'inspiraient pas toujours de l'esprit le plus fin et le plus délicat, n'en avaient pas moins le précieux avantage de rompre la glace et d'enlever aux

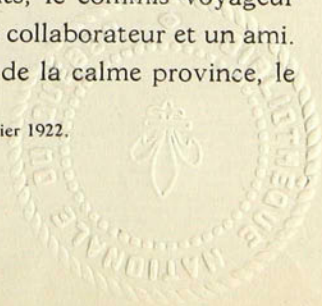
convives l'embarras qui pèse sur eux dans ces vastes salles où l'on est incité à parler bas et à marcher sur la pointe des pieds comme dans un musée.

« Ces gens débordants de vie, hâbleurs, conteurs de sornettes, fidèles successeurs de l'« illustre Gaudissart » n'en représentaient pas moins l'activité économique nationale. Aux jours d'été, par les fenêtres ouvertes, quand fusaient les rires ou éclataient les boutades, les bons provinciaux paisibles se disaient entre eux : « Ce sont MM. les voyageurs de passage qui font des leurs », résumant ainsi la bouffée d'activité trépidante qu'amenait dans la paisible vie des petites villes ce passage ininterrompu de ces infatigables colporteurs de la production nationale ¹. »

Mais cette bonhomie exubérante doit recouvrir des qualités solides, entre autres un sens psychologique aigu. C'est ce don qui guidera le voyageur dans ses relations avec le client et le fera réussir. Citons encore notre écrivain :

« Vis-à-vis des clients, le commis voyageur se présentait comme un collaborateur et un ami. Dans la vie monotone de la calme province, le

1. Jean Osche, *la Croix*, 7 janvier 1922.



commerçant accueillait avec joie le beau parleur, toujours en train, infatigable narrateur d'histoires drolatiques, mais aussi bon conseiller professionnel. Le voyageur de commerce, de par son rôle même, devait se doubler d'un observateur perspicace, capable de discerner rapidement les goûts et les besoins de la clientèle. Vis-à-vis du client, conseiller amical, vis-à-vis de son patron, informateur bien renseigné. Ce coureur de route, toujours agile, gai, mais attaché à son but, fondait sur sa vie pénible et sur sa besogne à la fois exténuante et chichement rémunérée l'activité économique et la prospérité du pays. »

A ces belles qualités natives, le métier est venu ajouter sa marque. Quelques-uns diront peut-être : sa flétrissure. Hélas ! on ne passe pas la majeure partie de sa vie hors du foyer, ballotté d'un hôtel à l'autre, dans une promiscuité des plus dangereuses, sans être exposé, surtout quand, par métier, on est tenu de se montrer aimable envers tout le monde, à de regrettables défaillances.

Combien de voyageurs ont su résister à cette ambiance traîtresse ? Hommes plaisants, beaux parleurs, habiles en affaires, s'accorde-t-on à dire d'eux, mais aussi, ajoute-t-on, peu reli-

gieux pour la plupart, portés à l'intempérance, de mœurs légères.

C'est le métier qui les a gâtés. Lisez cette scène vécue que traçait, en 1927, le président actuel de l'Association professionnelle catholique des Voyageurs de Commerce du Canada, M. Élie Ducharme. Elle décrit bien le commis voyageur « d'avant 1914 » :

« A certaines époques, surtout au retour des saisons, les voyageurs quittent les grands centres, gagnent les campagnes pour y chercher des clients. A peine le convoi entre-t-il en gare qu'apparaît à la portière un homme, ni jeune ni vieux, crânement coiffé d'un feutre mou et flanqué de deux sacs de voyage..., son *grip* : c'est notre voyageur de commerce. Pour l'ordinaire, bien mis, l'allure décidée, l'œil en quête d'une connaissance ancienne ou à faire, il saute sur le quai, salue le conducteur, lance à droite un mot aimable, adresse à gauche un sourire... et le voilà bientôt, débarrassé de ses colis, confortablement installé dans un fiacre de fortune, en route pour l'hôtel, centre obligé de ses futures opérations.

« Bonjour! — Bonjour! — La santé est florissante, Monsieur Paul? — Magnifique... La chambre 77 et le troisième rayon de la salle

des échantillons ? — Justement libres. — Je les retiens pour la semaine. — Très bien!... Signez donc, Monsieur Paul. — C'est fait... Je puis téléphoner ? — Oui. — Merci... Monsieur Albert ? — Lui-même. — C'est Paul, voyageur pour la maison Bienvenue. — Ah! — Je me retire à l'hôtel Bonton; j'ai un assortiment complet de marchandises; je suis à votre entière disposition: vous ne regretterez pas votre visite. Mes conditions pour vous sont exceptionnelles... Vous venez ?... Bon, merci, à demain... — Monsieur Jean ? — Oui ? — C'est Paul, de la maison... » et patati patata, voilà les marchands avertis, convoqués, engagés presque.

« Si la maison de commerce est moins connue ou le représentant nouveau, le voyageur court de magasin en magasin, donne sa carte ornée de sa photographie et contresignée d'un certificat. Puis un cigare à monsieur, un compliment à mademoiselle, une caresse au caniche..., l'invitation de passer à l'hôtel ou de placer une commande se glisse entre deux bouffées de fumée.

« Comment refuser à un homme si prévenant ? Le marchand inscrit son achat ou vient à l'hôtel. Avant de se rendre à la salle d'exposition, il y a, au bar, la station d'usage: on se

désaltère..., il fait si chaud; on se réchauffe..., la température est si froide. Quand le marchand se trouve à point, le voyageur l'oriente doucement vers la salle où les échantillons ont été disposés avec art et là, vante sa marchandise bien supérieure à celle de telle ou telle maison qui vole ses clients... Bref, le marchand signe un *ordre* de \$500, \$1,000, et plus, de marchandise dont il n'a pas besoin. Le tour est joué. A un autre: après X..., c'est Y..., et l'on continue.

« Le soir ou le lendemain, le marchand dégrisé, ennuyé, répète pour la centième fois: « Satané voyageur, c'est fini, tu ne me reprendras plus. » Le voyageur, content de sa journée, se frotte les mains d'aise, et s'amuse avec les hôtes de passage, trinque avec ses amis d'une heure, fait la partie de cartes à l'argent avec ses copains: la nuit s'avance au milieu des rires, des histoires... Quelles histoires!

« D'où vient que sous un extérieur si aimable se cache tant de faiblesse? Esprit pétillant, cœur d'or et sans un brin de respect humain, volonté forte, d'une déconcertante initiative que rien ne rebute..., le voyageur d'avant 1914 manque pourtant de sérieux: sa liberté de langage, ses écarts nombreux, son indifférence pour

les questions religieuses et nationales, tels sont quelques-uns de ses mignons défauts ¹ ! »

Qui niera l'exactitude de ce portrait ? Le voyageur canadien-français, puisque c'est de lui qu'il s'agit ici, issu de bonne famille et bénéficiaire d'une éducation chrétienne, est victime de son métier, de son milieu.

Le voyageur « d'avant 1914 »... Il s'est passé, en effet, à cette époque, un événement qui devait faire date dans la profession des voyageurs et la rénover complètement.

Au vrai, c'est jusqu'en 1910 qu'il faut remonter si on veut atteindre la source de ce prodige. Cette année-là, pour la première fois au Canada, quelques groupes d'hommes, imitant l'exemple que leur avaient donné, un an plus tôt, les membres de l'A. C. J. C., se retiraient dans la solitude d'une maison religieuse afin de s'y livrer en commun aux exercices spirituels.

Parmi ces retraits se trouvait un voyageur de commerce, l'homme décrit plus haut : léger, mais d'un tempérament ardent ; pas dévot, mais doué de grandes ressources. Tourné vers le bien, stimulé par la grâce, il serait un apôtre incomparable.

1. Élie DUCHARME, *les Retraites fermées et le Voyageur*, 1927.

La retraite fit son œuvre. Notre voyageur en sortit transformé, rechristianisé. Son passé le brûlait. Comment s'était-il laissé aller à ces sottises ? Mais il ne les commettrait plus. Ce n'était pas suffisant : il réparerait. Son exemple et ses paroles avaient éloigné des âmes de Dieu. Il lui en ramènerait maintenant. Et un plus grand nombre. Ni quolibets, ni rebuffades ne pourraient l'arrêter. Crâne, hier, dans le mal, il le serait encore davantage, aujourd'hui, dans le bien. Sans doute, cet apostolat présentait des difficultés. Mais n'avait-il pas en main une arme invincible, celle-là même qui l'avait si rapidement conquis lui-même ?

Il établit son plan. Rien de compliqué pour commencer. Un seul article : gagner ses compagnons à la retraite fermée. « Je reviendrai, dit-il aux Pères de la Villa La Broquerie, en les quittant, je reviendrai, mais pas seul. Je vous promets de vous amener tout un groupe de voyageurs. »

On imagine l'émoi que produisit chez la gent itinérante et blagueuse cette conversion soudaine. « Lui ! C'est à n'y pas croire ! » répétaient la plupart. Et ils ajoutaient : « Mais ça ne durera pas ! » Faux pronostics. On dut s'en rendre compte en voyant l'homme à l'œuvre.

Jamais il n'avait mené une vie aussi réglée, aussi édifiante; jamais aussi il n'avait déployé un tel zèle, une telle ténacité. Ce n'est cependant qu'en 1912 qu'il put réaliser son projet. Il vint nous en faire part, tout joyeux, et retint une date pour le mois d'août.

Sa retraite s'annonçait comme un grand succès, mais le bon Dieu, pour l'éprouver sans doute, lui ménageait ici une cuisante humiliation. J'ai raconté le fait ailleurs. Qu'on me permette de citer ces lignes :

« La liste des noms s'allonge sur les pages de son calepin: 2, 4, 8, 15, 30, 50... Oui, cinquante! Et la Villa La Broquerie ne contient qu'une vingtaine de lits! Tous ne viendront pas, sans doute, mais enfin sur cinquante on peut bien en espérer une trentaine. Et n'allez pas parler à l'organisateur d'en renvoyer. Il s'est donné assez de mal pour les décider! Tous devront rester! Force est donc de se préparer en conséquence. On emprunte des lits de camp et tous les accessoires nécessaires. Puis, le soir venu, on attend patiemment... Ils ne viennent pas vite... Deux, trois s'amènent, puis l'organisateur, inquiet, qui ne comprend rien à cela... Enfin, l'heure de l'ouverture étant passée depuis longtemps, on sonne la cloche pour le pre-

mier exercice. Savez-vous combien, des cinquante inscrits, se trouvaient là, fidèles au rendez-vous ? Je vois encore, en évoquant ces souvenirs, la figure bouleversée du pauvre recruteur : ils étaient, bien comptés, quatre ¹ ! »

La retraite eut lieu néanmoins, grâce à quelques recrues venues d'ailleurs. Elle produisit sur ces braves gens les mêmes effets qu'avait éprouvés leur chef, deux ans plus tôt. La même flamme d'apostolat les embrasa. Le même rêve de conquête s'ébaucha dans leurs esprits. Seulement, ils seraient quatre maintenant, au lieu d'un seul, pour le réaliser.

Cette première expérience comportait en outre ses leçons. Elle amena à changer un peu la manière de procéder. Peut-être s'était-on trop préoccupé du nombre. Tendre à un petit groupe, composé de bonnes unités, valait mieux que d'en rechercher un plus considérable, mais mêlé. C'est ce qu'on fit. Et les résultats furent excellents. Douze voyageurs se présentèrent, la plupart bien choisis, de l'étoffe dont on fait les apôtres. La première partie du plan avait réussi. La rénovation de la profession était dès lors assurée.

1. *La Villa La Broquerie*, Œuvre des Tracts, n° 47, p. 11.

CHAPITRE III

L'Association catholique des Voyageurs de Commerce

Fondation. — Des catholiques authentiques. — Piété solide. — Foi éclairée. — Conscience professionnelle. — Vrai patriotisme. — Formation sociale. — On confie à ses membres des charges importantes.

EN 1914, la spacieuse Villa Saint-Martin remplaça l'humble Villa La Broquerie. La maison était plus attrayante, le nombre des chambres plus élevé. Du coup le groupe des voyageurs doubla. A la fin de la retraite, le 16 août, le P. Louis Lalande, s. J., qui avait donné les exercices, suggéra à ses retraits, comme moyen de persévérance et surtout d'apostolat, la fondation d'une association catholique professionnelle. L'idée reçut un accueil sympathique. Un mois plus tard, le 20 septembre, ils la réalisaient. Quatorze d'entre eux fondaient le premier « Cercle catholique des Voyageurs de Commerce ».

Ce fut le début de l'Association, le germe initial qui devait amener l'éclosion d'autres

cercles du même genre, puis leur union dans une fédération nationale. Aussi cette date du 20 septembre est-elle considérée comme la date de fondation de « l'Association catholique des Voyageurs de Commerce du Canada. »

Je n'ai pas l'intention de raconter ici, étape par étape, les développements rapides de l'œuvre. Le temps m'a manqué pour compiler ses dossiers. Il m'aurait manqué aussi, m'en eût-on fourni les documents, pour rédiger une histoire complète. Mon intention est plus modeste : exposer simplement, en quelques pages, le rôle admirable qu'a joué la nouvelle association et les résultats merveilleux qu'elle obtint.

Née du désir « d'organiser les forces éparses de la profession et de les diriger vers un apostolat religieux et social » intense, ainsi que s'expriment les constitutions, l'A. C. V., comme on s'habitua à l'appeler, comprit qu'il lui fallait d'abord bien former ses membres, en faire des catholiques authentiques, vivant vraiment de la vie divine et capables de la communiquer aux autres.

Elle appliquait avant la lettre ces directives de Pie XI :

« L'Action catholique doit consister spécialement en deux choses, elle doit avoir deux phases, pas nécessairement successives, deux

phases idéales, morales... Œuvre de formation, avant tout...

« L'Action catholique doit avoir pour prémices la sanctification individuelle de chacun : c'est-à-dire qu'il faut qu'abonde et surabonde cette vie surnaturelle que le Bon Pasteur est venu apporter pour le salut du monde...

« Et après le premier élément, la formation, voici le second : la distribution de cette vie, l'action de l'apostolat, ce qui veut et doit dire la pratique, dans toute son extension et selon toutes les possibilités, du premier apostolat, celui des Apôtres ¹. »

Une fois par semaine, le samedi, en rentrant de leur course hebdomadaire, les Voyageurs se réunissent dans la salle de leur cercle. Leur aumônier est là. Son rôle est celui d'aviseur spirituel, de guide et de soutien moral. Il connaît leur vie errante, mouvementée, dangereuse. Il sait le tonique dont ils ont besoin. Il le leur verse largement. Sans phrases apprêtées, presque à bâtons rompus, en des remarques qui souvent n'ont pas même la forme d'une causerie mais se glissent çà et là, à la suite d'un rapport, au milieu d'une discussion, en conclu-

1. Discours aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931.

sion d'une conférence, le ministre de Dieu instruit et fortifie les âmes. A ces entretiens collectifs s'ajoute la direction individuelle. Chacun a le loisir de voir l'aumônier seul à seul, de s'ouvrir à lui, d'en recevoir des conseils appropriés, même le pardon dont il aurait besoin.

On sort de ces réunions la volonté raffermie, plus attaché à son devoir, plus résolu à vivre de la vie divine, à l'alimenter par les sacrements. Et on se retrouve: quelques-uns, habitant la même paroisse, dès le lendemain, à la table de communion, famille contre famille; les autres, deux ou trois jours plus tard, dans la petite église d'un village éloigné, toute surprise d'accueillir ces hôtes étrangers, qui autrefois ne la fréquentaient pas, et qui maintenant viennent s'agenouiller ensemble de grand matin à la sainte table, ou saluer au cours de la journée leur divin Maître.

La sainte messe, la communion fréquente, la visite au saint Sacrement, ce sont les grands moyens sur lesquels on a insisté durant la retraite et aux réunions du cercle. Seul, on peut toujours, quand on a du caractère, y être fidèle, mais à deux ou trois, entre compagnons de retraite, entre membres surtout de la même association, leur pratique est plus facile.

Non moins que la piété, une foi éclairée est nécessaire au véritable catholique. Le voyageur n'en a pas moins besoin que les autres. Peut-être même davantage. Car le long de ses courses il voit des choses qui peuvent ébranler de faibles convictions, il entend surtout des conversations où les critiques et les railleries contre l'Église, ses dogmes ou ses pratiques, foisonnent.

Aussi sa formation doctrinale compte-t-elle parmi les tâches principales du cercle. Aucune méthode particulière n'est imposée. Libre à chaque groupe de suivre celle qui lui paraît la plus efficace. Ici l'aumônier donnera un véritable cours de religion. On y consacre les vingt premières minutes de la réunion. Là ce sont les membres ou des conférenciers qui se partagent la besogne sous forme de causeries, d'après un plan bien établi. Ailleurs on se contente d'un simple échange de vues où chacun peut demander tel renseignement sur un point ou un autre de la religion. Si aucun de ses compagnons n'est capable de l'éclairer, le prêtre s'en charge. Un peu partout, d'ailleurs, la boîte aux questions est sur la table. Y dépose qui veut son billet et, à la réunion suivante, l'aumônier fournit la réponse.

A côté des convictions religieuses, la conscience professionnelle. Un catholique n'a pas le droit de se désintéresser de ses devoirs d'état. Ils constituent une partie importante de ses obligations. Le catholicisme, en effet, ne saurait se confiner au foyer et à l'église. Il doit imprégner tous les actes, ceux de la vie publique comme ceux de la vie privée.

Mais ces devoirs, il faut d'abord les connaître et, en premier lieu, savoir ce que telle profession exige de celui qui l'exerce. Vouloir la pratiquer sans préparation suffisante, sans les connaissances nécessaires, c'est manquer de loyauté envers son prochain, c'est trahir la société.

L'honneur de la religion va encore plus loin. Pie XI faisait un jour cette recommandation à un groupe d'employés de tramways, au cours d'une audience qui suivait leur retraite fermée: « Parce que catholiques, vous devez être les meilleurs employés de tramways, et il faudrait qu'il en fût ainsi dans toutes les professions: les avocats catholiques devraient être les meilleurs avocats, les médecins catholiques les meilleurs médecins, etc. »

Aider les voyageurs à acquérir cette supériorité, les rendre aussi aptes que possible à

bien servir les intérêts qui leur sont confiés et à glorifier par là l'Église, tout en gagnant honorablement leur vie, ce devait donc être un autre des objectifs principaux de leur Association.

Pour l'atteindre, elle ne néglige aucun moyen utile: bibliothèque spécialisée, cours de vente, discussions techniques, visites d'institutions, congrès professionnel, etc.

Aussi les membres de l'A. C. V. constituent-ils peu à peu une classe nouvelle de voyageurs, bien supérieure à celle d'autrefois. Lors des Journées sociales de 1930, tenues aux Trois-Rivières, un des orateurs notait ce progrès: « Ceux qui ont eu l'avantage, disait-il, d'assister aux Journées sociales de 1923 et à celles de cette année, ont certainement été frappés du chemin parcouru sous ce rapport durant ces sept dernières années. Il y a longtemps qu'on a laissé derrière soi les éléments de l'art de vendre. Le Voyageur d'aujourd'hui, le membre de l'Association de 1930, est un homme d'étude et d'observation, qui ne se présente pas comme un mendiant pour solliciter comme par charité une petite commande d'encouragement; il est le conseiller dont les connaissances et la courtoisie aideront le choix du marchand pour

la saison qui s'en vient. Il travaille vite et bien, sans flatteries ni insistance. Il sait prévenir son client contre la pensée qu'il est en face d'un vendeur en lui faisant tout de suite la bonne impression que le Voyageur de 1930 n'est plus un vendeur à haute pression, il est l'aviseur technique du marchand dans l'approvisionnement de son magasin ¹. »

L'Association se crut tenue aussi de développer la personnalité ethnique de ses membres, d'en faire de bons Canadiens français. Ce n'est pas, en effet, en reniant leur nationalité qu'ils se hausseront, même s'ils sont au service de patrons anglais, mais au contraire en s'y attachant étroitement. Le patriotisme est une vertu. Sa pratique élève, donne de la fierté, inspire la confiance. Il constitue, en outre, pour notre petit peuple, comme on le sait, une sauvegarde unique contre les infiltrations du protestantisme anglo-saxon ou du matérialisme américain.

Les Voyageurs l'ont compris. Peu de groupes se sont montrés aussi fiers de leurs traditions nationales, aussi fermes à revendiquer leurs droits, aussi opposés à tout ce qui

1. Discours prononcé par M. Maurice Gélinas au banquet qui clôtura les Journées sociales. (*Le Bien public*, 28 juin 1930.)

peut les diminuer, comme le funeste esprit de parti. La langue française, trop bafouée par un grand nombre, a trouvé en eux d'intrépides chevaliers. Que de passes d'armes dans les hôtels, en chemin de fer! Et que de victoires aussi!

« Il a fallu parfois, écrit l'ancien président général de l'Association, M. J.-Alfred Bernier, employer les grands moyens, faire fâcher, puis faire sauter nombre de conducteurs et de vendeurs de billets: plusieurs unilingues refusent maintenant des positions dans Québec et obtiennent la faveur d'aller vivre sous un ciel meilleur. Les anecdotes épiques fourmillent. Un conducteur fait le matamore devant un Voyageur qui n'entend pas le « *Tickets, please* ». La galerie s'amuse énormément. Le Voyageur, froid comme glace, griffonne sur son calepin. La scène change: « Vous n'avez pas l'intention de me dénoncer? — Oui je l'ai! Et vous allez voir lequel est le serviteur de l'autre, ici! — Ne faites pas cela; je vous prie de m'excuser; ma femme est Canadienne française, j'ai huit enfants... — Vous leur enseignerez le français, à vos enfants! Je vous pardonne, mais vous avez insulté toute une race, faites vos excuses à tout le monde, ici. » Et, casquette à la

main, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, le pauvre diable s'exécute: « *Gentlemen, I beg your pardon* ¹. »

Dans une lettre très élogieuse, écrite en 1920, le vaillant archevêque de Saint-Boniface, S. Exc. Mgr Béliveau, se déclarait « heureux de reconnaître que le vrai patriotisme canadien-français comptait les Voyageurs au nombre de ses plus valeureux champions et de ses propagandistes les plus intelligents ».

Les problèmes sociaux, enfin, ne pouvaient laisser indifférents de tels apôtres. C'est la question du jour. Tout le monde en parle. Chacun y va de sa solution. Des hommes qui parcourent le pays et entrent en contact avec tant de gens se devaient d'en connaître les principaux aspects. Mais ils voulurent puiser leurs connaissances à bonne source. Puisque l'Église a projeté sur ces problèmes la lumière de sa doctrine, s'assimiler son enseignement leur parut nécessaire.

Quelle est donc la doctrine des grandes encycliques sociales ? Comment s'applique-t-elle dans notre pays ? Quelles mesures devrait-on

1. *L'Action française*, mai 1920.

adopter pour s'y mieux conformer ? De quelle façon peuvent-ils eux-mêmes contribuer à l'instauration d'un ordre nouveau ?... L'aumônier ou des conférenciers compétents exposent ces différents points au cours de leurs réunions. La plupart s'y intéressent. Ils complètent ces premières notions par leurs conversations en route, leurs observations, leurs lectures, voire un *Guide social*, rédigé spécialement pour eux par l'aumônier adjoint du Comité central, et qu'ils firent imprimer sur des feuillets mensuels.

Bientôt ils peuvent traiter de toutes ces questions avec autorité. On les consulte là où ils passent. On suit de plus en plus leurs opinions. On fait même davantage. Spontanément on se tourne vers quelques-uns d'entre eux quand il s'agit de trouver des hommes compétents pour les charges publiques. C'est ainsi qu'un certain nombre ont été appelés à des postes de confiance: conseiller municipal, maire de la métropole, député, gouverneur d'Université, membre d'importantes commissions provinciales et fédérales, président diocésain d'Action catholique, etc. En 1934, les présidents de notre société nationale, la Société Saint-Jean-Baptiste, dans nos trois grandes villes, Montréal, Québec et Ottawa, étaient des

membres de l'A. C. V. L'un d'eux, déjà titulaire de plusieurs charges importantes, vient d'être investi par Rome de la lieutenance des Chevaliers du Saint-Sépulcre dans la métropole.

A quoi ces hommes sont-ils redevables de tels honneurs ? Incontestablement à la formation reçue dans leurs cercles.

Il faut donc rendre à l'Association le témoignage qui lui est dû. Elle a bien rempli son premier rôle. Elle a groupé les voyageurs. Elle a développé leur esprit et fortifié leur volonté. Elle leur a donné une forte formation professionnelle et civique. Elle a nourri leur patriotisme, surtout elle leur a fait mieux connaître, mieux aimer, mieux vivre leur religion. Bref, elle a façonné avec succès ce beau type d'homme, trop rare de nos jours : un catholique sans peur et sans reproche.

CHAPITRE IV

Rénovation de la profession

Apostolat du milieu. — Nombreuses retraites fermées. — Fondation de cercles. — Transformation collective. — Témoignages d'évêques. — Un patron enthousiaste. — Ce qu'on en pense en France. — Bénédiction de Benoît XV.

MAIS cette formation d'une élite, l'A. C. V. ne pouvait s'en contenter. Elle ne l'avait même entreprise, si on s'en rapporte à ses constitutions, qu'en fonction de l'apostolat. C'est la première phase dont parle Pie XI. Une autre devait s'y ajouter, « pas nécessairement successive », mais qui s'appuierait sur elle.

A cette seconde phase, but principal qu'elle s'était assigné, l'A. C. V. n'a pas été moins fidèle. Elle a transformé le voyageur en véritable apôtre, elle lui a fait pratiquer l'Action catholique avant la lettre, et même l'Action catholique spécialisée, l'apostolat du semblable sur le semblable.

La chose, quand on y réfléchit, n'a rien d'étonnant en soi. Par métier le voyageur est

un propagandiste, un prosélyte. Et cela exige qu'il le soit aussi, comme nous l'avons vu, par tempérament. Disposition naturelle à l'apostolat laïque. Gagnez un tel homme aux bonnes causes, il ne se contentera pas de les servir individuellement, il les propagera, il voudra leur trouver des adeptes. Il y réussira grâce à ses dons d'entraîneur. Et ses succès le stimuleront, le pousseront sans cesse de l'avant.

Que quelques hommes ainsi doués et disposés se groupent entre eux, coordonnent et « rationalisent » leur action, vous avez une force presque irrésistible, qui peut transformer rapidement un milieu.

C'est bien ce qui arriva. A peine le Cercle des Voyageurs était-il fondé qu'il entreprenait la rénovation de la profession. Trop longtemps celle-ci avait souffert d'une mauvaise réputation, trop longtemps elle avait été, en fait, une sorte de traquenard, une fondrière où on ne pouvait marcher sans tomber, à moins d'un secours particulier.

Il ne devait plus en être ainsi. Le propre intérêt des membres du Cercle le demandait. Comment se tiendraient-ils eux-mêmes debout si partout, sur leur chemin, ils rencontraient des pièges, des obstacles, des embûches ? Leur

devoir aussi l'exigeait. Les premiers à ramener à Dieu, n'étaient-ce pas leurs compagnons, les hommes de leur métier ?

Mais lourde était la tâche. Quel moyen employer ? Le même qui les avait transformés un à un. Ils seraient avant tout les propagandistes de la retraite fermée. Elle deviendrait l'objet principal de leurs efforts. Ils mettraient à sa disposition non plus seulement leur zèle individuel, mais toutes les ressources de leur association, c'est-à-dire une force organisée, méthodique, enthousiaste.

Et à mesure que leurs recrues augmenteraient, ils les grouperaient dans des cercles, ils les orienteraient à leur tour vers l'apostolat. Le jour viendrait où ils en auraient réuni un assez grand nombre pour commander à leur profession, pour la modeler à leur guise, pour rendre à ses membres la pratique de la vertu plus facile, pour imposer même, en quelque sorte, leur volonté à tous ceux dont elle subissait l'influence : patrons, hôteliers, marchands, employés de chemin de fer, etc.

Oh ! le beau plan vraiment inspiré par la Providence et où s'accordaient si bien l'esprit pratique, réalisateur, des Voyageurs et leur zèle généreux !

Adopté d'enthousiasme, il fut aussitôt mis à exécution. Tout membre du cercle qui partait pour voyage le lundi matin avait un double programme à remplir : son programme d'affaires et son programme d'apostolat, l'un aussi bien établi que l'autre.

Le deuxième ne devait pas nuire au premier, car il n'exigeait aucun temps supplémentaire, aucun voyage additionnel. Il se calquait sur lui, il utilisait ses temps libres, ses occasions, ses rencontres.

Ainsi, dès l'entrée dans le train, on s'installe auprès de l'ami à conquérir. Et la partie s'engage sans tarder. Les tactiques varient évidemment suivant le tempérament de chaque individu. Avec celui-ci, brave homme, excellent père de famille, de conduite rangée, il suffit d'une conversation intime où le recruteur raconte son expérience personnelle : ses répugnances d'abord quand on lui parla de ce projet, sa résistance instinctive, puis son consentement à contre-cœur, et enfin la grande joie qu'il avait ressentie au cours de sa retraite et la paix indéfinissable dont il jouissait maintenant, malgré les misères et les difficultés de la vie. Ce bienfait inestimable, il voulait le faire partager à son ami.

Avec cet autre, habitué à s'amuser, aimant à plastronner, ayant connu maintes aventures, il fallait procéder avec plus de prudence, tâcher de trouver le joint, la fissure par où la persuasion pourrait pénétrer en lui. Belle pièce à capturer, qui serait une précieuse recrue si on la gagnait. Alors on s'y mettait à deux, à trois, à cinq. On lui tendait un premier haméçon, — un défi par exemple, — et si ça ne mordait pas, on en essayait un deuxième, un troisième.

Un jour ils sont quatre autour d'une proie particulièrement alléchante. Trois, qui exaltent la retraite fermée, et un quatrième, son grand ami, qui arrive de la Villa Saint-Martin, où il est allé sans lui en parler, et qui, de mèche avec ses compagnons, va les contredire, se moquer d'eux, les traiter d'emballés, jusqu'à ce qu'il s'écrie, soudain, au moment propice: « Si on leur jouait un tour, Phil, à ces dévots-là, si on allait en passer un bon *week-end* à leur fameuse maison, pour leur prouver qu'on n'est pas des enfants, et qu'on ne se laissera pas embobiner par tous ces sortilèges. A nous deux, on est capable de faire ça! Parles-tu que ça leur en boucherait un coin! »

Et la grâce aidant, car cette campagne est appuyée sur la prière, l'hameçon mord, le poisson est pris! Notre homme fait sa retraite, légère et assez pénible le premier jour, de plus en plus sérieuse le deuxième, triomphante le troisième. Il en revient converti à fond, enthousiaste comme pas un. Ce sera un des meilleurs apôtres de l'Association.

Parfois il faut saisir l'occasion au vol. Voici un voyageur doué de belles qualités, mais qui gâche sa carrière par la boisson et tout ce qui s'ensuit. Un membre du cercle de Montréal le rencontre un mercredi, dans un petit hôtel de la Beauce, relevant d'une « cuite » prolongée, malade, découragé, ne sachant comment se présenter devant sa jeune femme et surtout son patron qui, dans un cas semblable, l'a déjà menacé de renvoi. « Je me charge de tout, lui dit son ami, mais à une condition, c'est qu'avant de rentrer chez toi, tu m'accompagnes à Saint-Martin. Une retraite pour les voyageurs commence demain soir. Nous avons juste le temps de nous rendre. Il faut que tu en finisses avec cette vie-là. C'est ta dernière chance. D'ailleurs, tu n'as pas le choix. Si tu refuses, eh bien! arrange-toi comme tu pourras. Mais je suis certain que c'est la porte

que le patron t'indiquera à ton retour. — Je n'ai pas le sou, gémit le pauvre diable, juste mon billet de retour. — Ne t'inquiète pas de cela, reprend le bon Samaritain, c'est moi qui paie les frais. »

Et ainsi dit, ainsi fait. Une autre conquête de prix, qui à son tour en ramena plus d'un au bercail.

On comprend que cette campagne, menée avec un tel entrain et une telle générosité, de semaine en semaine, par ces gaillards à la langue bien pendue, maîtres en sollicitation, unis comme des frères et travaillant sous l'inspiration de la grâce, devait produire des fruits abondants. Le nombre des voyageurs retraitants augmente d'année en année: 38 en 1914, 86 en 1915, 113 en 1916, 198 en 1917, 223 en 1918, 377 en 1919, 446 en 1920, 469 en 1921, et ainsi de suite.

Et les cercles se fondent d'un bout à l'autre de la province: Québec en 1916; Beauce et Saint-Hyacinthe en 1917; Ottawa et Hull en 1918; Trois-Rivières en 1919; Victoriaville, Saint-Henri, Maisonneuve, Ahuntsic et Joliette en 1923; Sudbury, Granby et Valleyfield en 1924; Outremont en 1925. Quinze en dix ans!

Dès l'année 1917, la fédération s'effectue sous le nom d'Association catholique des Voyageurs de Commerce. Tous les cercles fondés subséquemment en feront partie. Elle groupe en 1925 près de six cents membres, catholiques convaincus, éclairés, zélés, pour qui l'apostolat est comme une seconde nature, et qui, étroitement liés entre eux, exercent dans leur milieu la plus forte et la plus salutaire influence.

C'est vraiment la rénovation qu'avaient rêvée le premier retraitant de 1910 et ses trois compagnons de 1912, rénovation non seulement des individus, mais de la profession tout entière. Des hommes « recrutés et formés dans son sein », suivant l'expression même de Pie XI, en avaient été les artisans.

Ce changement, tout le monde le reconnaît et le loue. Nous pourrions accumuler ici les témoignages venus de tous les côtés et des plus hauts personnages. A l'occasion, par exemple, du dixième anniversaire de l'Association, en 1925, la plupart des membres de l'épiscopat lui exprimèrent leurs félicitations et leurs vœux. Contentons-nous d'en citer un: « Votre vaillante Association, écrit l'archevêque d'Ottawa, S. Exc. Mgr Forbes, est fille glorieuse de l'œuvre des re-

traites fermées, qui compte bientôt la quinzième année de son existence dans notre pays. La fille est l'honneur de la mère et elle lui permet d'exercer au delà des limites de votre Association elle-même sa salubre influence, par l'apostolat laïque, et partant plus étendu, que vos membres pratiquent avec une noble fierté. Un des grands bonheurs de mon cœur d'évêque a été celui de voir votre Association s'implanter dans ma ville épiscopale. »

Les patrons n'ont pas été les derniers à constater ce changement. Ne comptent-ils pas parmi ses principaux bénéficiaires ? Même ceux qui ne partagent pas notre foi en profitent et s'en réjouissent. Un gros industriel protestant à qui on demandait de permettre à l'un de ses voyageurs de faire une deuxième retraite fermée, répondit : « Certainement ! Mais qu'est-ce que vous lui avez donc fait l'an dernier ? Il n'est plus le même : le voilà réglé, sobre, plus zélé que jamais pour notre maison, il a triplé son chiffre d'affaires cette année. C'est notre meilleur homme. Oui, oui, prenez-le, non pas seulement pour trois jours, mais pour trente, si vous voulez ! Nous paierons toutes ses dépenses ¹ ! »

1. LECOMPTE, *Nos Voyageurs*, p. 42.

Jusqu'aux catholiques européens qui s'émerveillent. En France, où cependant tant d'œuvres magnifiques existent, l'A. C. V. suscita une vive admiration et fut jugée digne d'être citée en exemple. Dans un éditorial de *la Croix* de Paris, un de ses rédacteurs, après avoir signalé plusieurs associations professionnelles catholiques, s'étonne que les voyageurs français ne soient pas encore organisés et leur présente l'initiative canadienne :

« Chose curieuse, une des professions qui avaient le plus d'intérêt à cette concentration spirituelle n'a pas été dans les premières à la réaliser; nous voulons parler des « voyageurs et représentants de commerce ».

« N'est-il pas évident que leur mouvement perpétuel et leur isolement constituent pour eux un danger moral ? Qu'ils ont donc besoin plus que les autres de vie intérieure, de vie de grâce surnaturelle, de fraternité cordialement vécue et pratiquement facilitée ?

« Mais il y a plus. A une époque où nos chefs religieux nous appellent à une participation réelle de leur effort, où rien ne doit être négligé pour étendre le règne du Christ, source infaillible de moralité, d'ordre et de bonheur, comment nier le rôle magnifique que peut jouer

ce « routier » moderne qui s'appelle un représentant, un voyageur ? Sans nuire en rien à leur tâche professionnelle, au contraire, en appelant sur elle les bénédictions divines, cette préoccupation du bien collectif, ce souci d'apostolat ne seront-ils pas un charme de leur vie vagabonde, un soutien de leur courage dans les fatigues et une occasion d'abondants mérites ?

« Ainsi l'ont pensée les voyageurs catholiques du Canada : leur union, fondée au cours de la guerre, par sept vaillants d'entre eux, est maintenant si nombreuse et prospère que l'opinion publique lui rend un hommage sympathique ¹. »

Et l'article expose l'apostolat exercé par l'Association : « Toujours et partout : à l'hôtel, chez le client, dans les trains, devant les auditoires improvisés sans cesse renouvelés, ils se posent en chrétiens, bons, serviables, mais crânes et instruits. Ils en imposent comme tels, ici ou là, au gré des circonstances, ébranlent un parti pris, détruisent un préjugé, exposent une vérité, gagnent un cœur, conquièrent des âmes ; finalement et surtout, ils s'efforcent

1. *La Croix*, 21 mai 1930.

d'amener celles qu'ils ont conquises aux grandes usines de transformation spirituelle où ils se sont eux-mêmes formés ou réformés: les maisons de retraites fermées. »

Mais une approbation, partie de plus loin encore et de plus haut, était venue apporter aux membres de l'A. C. V. la meilleure des joies. En 1919, Sa Sainteté Benoît XV leur adressa, sur la recommandation élogieuse de l'archevêque de Montréal, S. Exc. Mgr Bruchési, une bénédiction ainsi conçue et écrite de son auguste main:

« Nous accordons bien de cœur la bénédiction apostolique à ces apôtres-voyageurs ou mieux à ces voyageurs apôtres. »

Formule heureuse qui reconnaissait, de la façon la plus autorisée, le caractère dominant de l'Association et attestait qu'elle avait vraiment atteint son but principal.

CHAPITRE V

Campagnes apostoliques

Hôteliers et marchands. — Aide aux maisons de retraites. — Le communisme. — Propagande du bon journal. — Lutte contre le blasphème. — Témoignage d'un magistrat. — « Croisés de notre religion sainte, gardiens de nos meilleures traditions. »

NOUS n'aurions pas donné une idée complète du magnifique apostolat des Voyageurs, hautement loué par Rome, si nous nous en étions tenu à leur œuvre auprès des membres de leur profession.

Objet premier de leur zèle, comme il convenait, ceux-ci ne furent pas cependant les seuls à en bénéficier.

Et d'abord les chefs de l'A. C. V. comprirent que la transformation qu'ils projetaient restait liée à quelques facteurs extérieurs. Il fallait rendre le milieu dans lequel évoluaient les voyageurs moins dangereux pour leur vertu, il fallait en extirper les occasions trop prochaines de péché, bref il importait de faire des hôtels et même de certains magasins, à réputation

douteuse, des endroits honnêtes où le vice ne tendrait plus ses filets, où le mal ne pourrait plus s'étaler sans vergogne.

Fidèles à leur tactique, confiants dans son incomparable valeur, c'est encore à la retraite fermée que nos valeureux apôtres eurent d'abord recours. Hôteliers et marchands devinrent l'objet de leurs sollicitations. On aurait pu croire qu'ils seraient, les hôteliers au moins, durs à la détente, qu'ils trouveraient cent prétextes pour se dérober. Si grande était leur confiance dans ces voyageurs avec lesquels ils entretenaient depuis des années d'excellentes relations et qui, sans perdre de leur gaieté, s'avéraient subitement des modèles de vie chrétienne, qu'un bon nombre acceptèrent du coup leur proposition. Ils furent même flattés d'être invités à se joindre à leur groupe.

« Il paraît que c'est *tough*, disait à sa femme, au moment du départ, un brave hôtelier de campagne. Il faut garder le silence toute la journée, on se casse les genoux à prier le bon Dieu, on peut pas boire un coup durant tout le temps qu'on est là, mais si le gros Joe qu'est si difficile peut supporter tout ça, je suis capable d'en faire autant ! Je vas ben le regarder et je vas *toffer* comme lui. »

Durant les huit années que j'eus le bonheur de diriger la Villa Saint-Martin, rares furent les retraites de voyageurs qui ne comptaient un hôtelier ou un marchand. Les exercices spirituels agissaient sur eux comme sur leurs compagnons. Ils les transformaient. Ils les rendaient prêts à tout pour servir le bon Dieu.

L'apôtre qui les avait amenés ne manquait pas d'en profiter. « Puisque vous êtes si content, leur disait-il, je vais vous signaler telle chose qui se passe chez vous. C'est un scandale. Il faudrait faire cesser ça au plus tôt. » Et le néophyte de répondre presque toujours : « J'y ai déjà pensé, comptez sur moi, c'est fini ces choses-là. »

Un bon nombre d'hôteliers, même parmi ceux qui n'avaient pas fait de retraite, acceptèrent de placer les *Quatre Évangiles* dans les chambres de leur hôtel, d'autres y installèrent l'image du Sacré Cœur avec l'inscription « Ne me blasphémez pas ». Ils affichèrent aussi au comptoir une pancarte indiquant les heures des messes paroissiales, puis la liste des retraites afin que leurs clients puissent en connaître les dates.

Quant aux marchands, plusieurs ne purent garder pour eux seuls la joie dont ils débord-

daient. Ils allèrent s'en ouvrir à leur curé, puis organisèrent, avec son approbation, une retraite pour leur paroisse. On les vit l'année suivante retourner, tout heureux, à la Villa bénie, à la tête d'un groupe de vingt, trente, quarante hommes.

Ainsi est-ce non seulement au sein de leur profession, mais parmi toutes les classes de la société, que les Voyageurs propagèrent les retraites fermées. Je constatai, une année, à la Villa Manrèse, que nous leur devions les trois quarts de nos retraitants: des marchands, des médecins, des prêtres même, des groupes paroissiaux tout entiers. Je pourrais nommer telle petite ville où le mouvement débuta humblement, prit peu à peu de l'importance, entraîna enfin la masse, les autorités en tête, et transforma complètement la population. Si on remonte à son origine, on trouve le zèle ardent et inlassable d'un ou de deux voyageurs.

C'est, sans conteste, grâce à leur propagande, propagande par l'exemple et la parole, que les maisons de retraites ont pu se multiplier si rapidement, — il en existe dix-sept pour les hommes et les jeunes gens dans la seule province de Québec, — et qu'elles ont été fréquentées par un

si grand nombre. Plusieurs de ces maisons leur doivent même en bonne partie leur prospérité matérielle, car ils travaillèrent plus que tout autre groupe à affermir leur état financier.

Entièrement dévoués à l'Église, les Voyageurs ne voulurent rejeter aucun genre d'apostolat qui leur paraissait possible, dès lors qu'il était jugé utile, ou que les autorités religieuses le leur recommandaient. Un exemple.

En janvier 1931, à la clôture de leur Congrès fédéral, l'archevêque coadjuteur de Montréal, S. Exc. Mgr Gauthier, vint les rencontrer. Il leur exprima d'abord sa vive reconnaissance pour « l'œuvre admirable » qu'ils accomplissaient et en attribua délicatement le mérite à la Compagnie de Jésus qui, « par les retraites fermées, avait fait d'eux des citoyens exemplaires, des catholiques convaincus, des apôtres intrépides ». Puis, abordant le sujet principal de son discours, Son Excellence signala, entre tous les dangers qui menaçaient actuellement notre foi, la propagande communiste, très active dans les milieux ouvriers où elle exploitait la détresse économique. Et l'archevêque demanda aux Voyageurs de lui prêter main-forte pour combattre ce fléau.

Dès ce moment, la lutte contre le communisme, — par la conversation et des causeries, la distribution de tracts, l'exercice de la charité, — devenait une des formes principales de leur apostolat.

Mais il y en eut bien d'autres: propagande du bon journal, campagne contre le blasphème, retraites pascals, observance du dimanche, assainissement du cinéma, diffusion de la bonne littérature, tempérance, etc. Parler de chacune nous mènerait trop loin. Consacrons seulement quelques lignes aux deux premières qui comptent parmi les plus importantes.

La presse, tout le monde l'admet aujourd'hui, est l'arme par excellence des temps modernes. Les directives des Souverains Pontifes sont claires. « Construisez de nombreuses églises, de vastes écoles, — ont-ils répété sous une forme ou sous une autre depuis vingt-cinq ans, — si vous n'appuyez pas leur œuvre sur celle du journal catholique, vos efforts seront vains. »

On sait que Pie X, lorsqu'il était archevêque de Venise, se déclara prêt à vendre sa croix pectorale et jusqu'à ses meubles pour soutenir le bon journal. Il écrivait au cardinal Bégin: « Aux écrits opposons les écrits..., aux journaux

dont l'influence pernicieuse se fait sentir tous les jours, le bon journal. » Les paroles de Pie XI à S. Exc. Mgr Cassulo, délégué apostolique au Canada, en 1927, ne sont pas moins nettes: « Ayez surtout à cœur la presse catholique. Le journal en particulier est l'arme des temps modernes et l'Église veut pouvoir compter sur lui comme sur son bras droit. »

C'est pour suivre ces directives que l'évêque canadien favorisa de tous ses efforts la création dans notre pays d'une presse vraiment catholique, en particulier de quotidiens, non seulement publiés par des catholiques, mais dévoués avant tout aux intérêts de l'Église.

Trois journaux de ce genre existent actuellement au Canada: *l'Action catholique* à Québec, *le Devoir* à Montréal, *le Droit* à Ottawa. Ces journaux ne trouvèrent pas de meilleurs propagandistes que les Voyageurs catholiques.

Mieux que bien d'autres, ceux-ci sont à même de constater l'influence du journal. Ils le rencontrent partout, sur leur chemin: dans les trains, où tout le monde le lit; dans les hôtels, sur les tables du salon ou du fumoir; dans les magasins, entre les mains du marchand ou de ses clients.

Et que remarquent-ils dans leurs nombreuses conversations ? C'est toujours le journal qu'on cite, c'est avec une nouvelle parue dans ses colonnes ou un article écrit par un de ses rédacteurs qu'on vous répond. Il leur arriva plus d'une fois d'avoir convaincu, après une assez longue discussion, tel de leurs interlocuteurs. Ils croyaient avoir fait une conquête définitive. Or, au voyage suivant, un ou deux mois après, ils s'aperçoivent que leur homme est retourné à ses anciennes erreurs et que tout est à recommencer. Qui donc a défait leur ouvrage ? Quelle autorité s'est interposée entre eux et leur conquête ? Le journal, presque toujours. Organe d'hommes d'affaires ou d'hommes de parti, il a traité la question dont ils avaient causé, non plus d'après les intérêts de l'Église ou de la nationalité, mais pour le plus grand bien de ses patrons.

Persuadés donc de la nécessité absolue du journal catholique, les Voyageurs en firent, immédiatement après la retraite fermée, le grand objectif de leur propagande. La plupart des cercles ont un Comité de bonne presse qui stimule leurs membres, leur donne les directives nécessaires, met à leur disposition tout ce dont ils ont besoin, — liste de citoyens à solliciter,

carnet d'abonnements, etc., — pour que leur travail soit vraiment pratique.

Clients assidus et appréciés des hôtels, on peut difficilement refuser aux Voyageurs ce qu'ils demandent. Ils en profitèrent.

« En fait de journaux, écrit M. Bernier dans l'article déjà cité, on ne trouve souvent dans les salles d'attente et les salons de coiffeurs que la *Police Gazette*, des feuilles anglaises et nos gros quotidiens jaunes, phonographes reproducteurs des gazettes de New-York, qui nous préparent l'esprit aux magazines, au cinéma et à toute l'intoxication américaine.

« Monsieur, vous nous servez bien à table, mais l'homme ne vit pas seulement de pain! Je voudrais un journal qui a du bon sens: avez-vous *le Devoir*? *l'Action catholique*? *le Droit*? Pensez-vous que je vais lire vos gazettes de pendaisons?...

— *Le Devoir* ne fait pas de faveur aux hôtels, et vous êtes seul à le demander.

— Qu'est-ce que vous chantez? Tenez-vous un hôtel au rabais? Je vous abonne tout de suite, et plein prix. Vous allez voir si on va le lire¹... »

Voilà la manière de ces apôtres inconfusibles. Comment pourrait-on leur résister?

1. *Action française*, mai 1920.

Mais tous ne sont pas leurs hôtes ou leurs clients. Et en dehors de ce cercle, encore assez restreint, la propagande est plus difficile. Elle se fera quand même. On participera à des tournées de bonne presse, on formera des comités d'amis du journal, on sollicitera des annonces. A Montréal, en particulier, où *le Devoir* rencontra des difficultés spéciales, les Voyageurs ne pouvaient oublier avec quelle ardeur ce quotidien catholique appuya la fondation de leur association, de même que leurs diverses initiatives. La reconnaissance s'ajoutait donc aux intérêts de la religion pour stimuler leur zèle. Celui-ci devint inventif. C'est ainsi que naquit le plan Taillon, du nom de son auteur, devenu depuis conseiller municipal de Montréal. Chaque semaine, durant plusieurs mois, un supplément parut dans *le Devoir* consacré à une paroisse de la métropole. Les marchands de cette paroisse y inséraient leur annonce. Outre le profit pécuniaire que pouvait en retirer le journal, l'occasion était excellente de le faire connaître dans un bon nombre de foyers qui l'ignoraient jusque-là.

Le Devoir n'a pas oublié cette sympathie active des Voyageurs, qui d'ailleurs se continue.

Il a appelé un des principaux officiers de leur Association à faire partie de son conseil d'administration.

La lutte contre le blasphème ne fut pas menée moins vigoureusement.

Hélas! il faut bien l'avouer, la honte au front, plus peut-être que tout autre vice, le blasphème sévit chez nos compatriotes. Quelles sont les causes de ce mal et jusqu'à quel degré en sommes-nous coupables, c'est une question qu'il serait trop long d'étudier ici¹. Mais le fait extérieur existe: le Canadien français, peuple pourtant catholique entre tous, attaché à sa foi et aux pratiques religieuses, est malheureusement porté,—tendance qui semble remonter assez loin, — à se servir de paroles injurieuses envers Dieu, les saints, les choses saintes. Ce sont des mots qui jaillissent spontanément de ses lèvres, non seulement sous l'effet de la colère ou de l'alcool, mais à propos de rien, sans raison apparente, comme une expression commode, familière, bonne à tout.

Contre ce mal, maintes fois dénoncé par nos chefs spirituels et qui paraissait indéracinable, les Voyageurs de commerce décidèrent un jour

1. On lira sur ce sujet d'excellentes pages dans la brochure du R. P. Alexandre Dugré, s. j., *Contre le blasphème, tous*.

de partir en campagne. Suivant leur habitude, ils établirent nettement leur plan de bataille. Il comprenait deux grandes parties: l'effort individuel et l'offensive publique.

Chacun devait d'abord payer de sa personne: mettre de côté tout respect humain, toute timidité, et ne pas tolérer qu'on injuriât devant soi le nom de Dieu. Comment s'y prendre? Avoir recours à la force, à la violence? Non, ou du moins pas nécessairement. Car si, en face de cas extrêmes et vraiment scandaleux, le seul moyen peut être de s'imposer au blasphémateur, fût-ce à l'aide de la loi, presque toujours des procédés plus doux seront mieux venus et produiront de meilleurs effets.

Convertir l'emporte sur réduire. Aider la bonne volonté vaut mieux que de la forcer à se soumettre.

Telle fut la tactique adoptée. Et pour la faire réussir, on multiplie les industries. Ce sont de belles images du Sacré Cœur, les bras large ouverts, avec l'inscription: « Ne me blasphémez pas », qu'on fait imprimer et qu'on fixe aux endroits stratégiques: hôtels, forges, chantiers... C'est une médaille, représentant aussi le Sacré Cœur, ornée de la même inscription et répandue à profusion. Chacun doit la porter

sur soi. Elle aidera à se corriger ceux qui sont exposés à s'oublier. Ce sont des feuillets, des pancartes, des tracts, contenant tout ce qui peut favoriser cette campagne: notions justes sur le blasphème, réprobation que lui porte l'Église, lois civiles qui le condamnent, efforts à faire pour l'éviter, etc., etc.

Ainsi armés, les Voyageurs entrent en campagne. On ferait plusieurs volumes rien qu'avec les exploits de cette remarquable épopée. J'en emprunte un au livre du P. Lecompte.

Il s'agit d'un Voyageur qui « attendait dans le fumoir de première classe du train des Trois-Rivières pour Saint-Maurice. Voici que surviennent forts en... bouche, rieurs, turbulents, avec une mèche dans le goulot, sept hommes de chantiers, leur poche sur le dos. Ils se rendaient à La Tuque. S'apercevant qu'ils sont en première, l'un d'eux dit: « Mes amis, c'est pas not' char: c'est le char des messieurs. » Les autres de répondre: « On est aussi monsieur qu'eux autres », et avec force jurons, mêlés de blasphèmes: « On va rester icitte! » Ils empilent leurs poches les unes sur les autres dans un coin, et s'asseyent avec le Voyageur qui, les observant du coin de l'œil, continue de fumer tranquillement sa pipe.

« Le conducteur passa dans le couloir: l'un des hommes en fit la remarque et ajouta: « Il va nous s... dehors. » Ce qui souleva un tourbillon de jurements et de propos blasphématoires. Alors le Voyageur ôta sa pipe, la déposa sur le rebord de la fenêtre et, de son bon regard franc et calme faisant le tour de ses compagnons:

« Mes amis, fit-il, il me semble que vous êtes de braves gens, vous avez tous de bonnes figures de Canadiens, mais pourquoi gêtez-vous cela par vos blasphèmes? Vous pourriez faire vos remarques, n'est-ce pas, sans y joindre à tout coup un blasphème? Est-ce digne de vous, bons chrétiens, j'en suis sûr? — Tiens, tiens, s'exclama l'un des sacreurs, c'est-y un prêtre celui-là?... Oh! les gars, on a affaire à un curé sans soutane! — Monsieur a raison, reprit un autre à qui les paroles sensées et le ton sympathique du Voyageur étaient allés droit au cœur, nous blasphémons trop et pour rien. C'est pas correct. C'est seulement une mauvaise habitude, ben sûr. Faudrait corriger ça. »

« Pendant ce temps, le Voyageur avait ouvert son sac et retiré sept belles images du Sacré Cœur avec l'inscription: « Ne me blasphémez pas! » Il en donna une à chaque homme en leur recommandant de la placer

dans leur chantier et de la regarder de temps à autre, et le soir de faire devant elle leur prière. « Qui sait, ajouta-t-il, si l'an prochain, ou même plus tôt, vous ne communiquerez pas à d'autres le bon conseil que je vous donne aujourd'hui ? » Ils acceptèrent de bonne grâce l'image et la suggestion. L'esprit de foi, en eux, était toujours vivant au plus profond de leur âme; déposé par une première éducation de famille foncièrement chrétienne, les chocs de la vie, les chutes mêmes n'avaient pu l'entamer; l'intervention du Voyageur le ramenait à la surface, prêt, semble-t-il, à faire œuvre de sauvetage.

« Lorsque le Voyageur s'apprêta à descendre à Saint-Maurice, les sept gaillards l'entourèrent et lui donnèrent une chaude poignée de mains. Ils portaient dans le regard une expression d'estime, presque d'admiration, et aussi de gratitude qui en disait long. La bonne corde de la lyre qu'est l'âme humaine, selon le mot de S. Augustin, avait été touchée et bien touchée¹. »

M. Bernier rapporte aussi plusieurs traits :

« Tel voyageur en articles pour forgerons entend sacrer les flâneurs du village, qui ont

1. LECOMPTE, *Nos Voyageurs*, p. 52.

rendez-vous à la forge. Il sort de ses échantillons une image, qu'il cloue bien à la vue. « Vous êtes tous des Canadiens, vous autres ? des catholiques ? Vous avez des enfants ? Regardez bien cette image, et quand l'un de vous jurera, montrez-la-lui du doigt, ça suffira ! » Six mois après, le forgeron montrait au Voyageur l'image, toujours éloquente, et en demandait une provision pour d'autres endroits publics : « Vous m'avez quasiment guéri ; ça me gêne, devant le Sacré Cœur ; et, vous savez, il y a un grand mieux dans le village... »

« Un tel a guéri tout un atelier de trente hommes à faire payer un sou d'amende par juron ; et ils sont fiers : « Il y a un mois, je payais trente sous par jour, et aujourd'hui je m'en tire avec deux sous. »

« Tel autre descend du train et demande un cocher qui ne blasphème pas. Maintenant on le reconnaît et chacun crie en l'apercevant : « Moi, monsieur, je ne sacre pas ¹ ! »

L'offensive publique ne fut pas poussée avec moins d'énergie et de succès. Il s'agissait de frapper un grand coup, d'alerter non pas quelques individus ou quelques groupes seulement,

1. *L'Action française*, mai 1920.

mais tout un peuple, de lui faire prendre conscience du mal qui le rongait et de l'amener à se dresser contre son emprise, à lui opposer une résistance vigoureuse et ordonnée. Il fallait aussi créer une atmosphère, un climat qui favoriserait le travail individuel et aiderait les bonnes volontés dans leurs efforts.

D'un bout à l'autre de la province, les Cercles de Voyageurs s'ébranlèrent sous l'énergique impulsion du Comité central. Des plans de conférences avaient été préparés. Ils traitaient la question sous ses différents aspects : religieux, social, national. Les membres se les partageaient, choisissant celui qui leur convenait le mieux. Ils l'étudiaient, le méditaient en cours de route, discutaient avec leurs compagnons de voyage. Et de retour, le samedi ou le dimanche, on les voyait, deux, trois, quatre, aller de paroisse en paroisse et, devant des auditoires réunis par le curé ou un notable de leurs amis, s'attaquer vigoureusement au mal.

Parfois, pour mieux emporter le morceau, dans un centre plus difficile à conquérir ou plus important, ils organisaient une grande manifestation et invitaient quelque orateur de renom. Un jour ils voulurent faire davantage. Ils lancèrent la « semaine contre le blasphème ».

Sermons, conférences populaires, causeries à la radio, articles de revues et de journaux, affiches, tracts, feuillets, brochures, médailles, rien ne fut épargné.

Donner des statistiques qui permettraient d'établir assez exactement l'immense effort que représente cette vaste campagne n'est pas possible. Nous pouvons cependant nous en faire quelque idée, grâce aux chiffres que nous fournit la section Laflèche des Trois-Rivières. Ce seul cercle a fait donner dans sa région, en trois ou quatre ans, vingt-trois conférences publiques sur le blasphème. Il a répandu 50,000 grandes images du Sacré Cœur, 30,000 avis contenant le texte de la loi punissant le blasphémateur, 15,000 brochures contre le blasphème, 25,000 affiches invitant à ne pas blasphémer, 10,000 timbres du même genre pour lettres, et 200,000 couvertures de livres ou de cahiers reproduisant l'image du Sacré Cœur avec son inscription.

Multipliez ces chiffres par seize, le nombre de cercles que possédait l'Association, au plus fort de sa campagne, et vous constaterez à quelle entreprise vraiment gigantesque elle se livra.

Il faudrait cependant ajouter encore, pour être complet, la part des journaux. Un bon

nombre secondèrent cette campagne en lui accordant non seulement une large publicité, mais aussi l'appui d'articles de rédaction.

Un tel effort devait produire ses fruits. « Les Voyageurs, a écrit leur aumônier général, le R. P. Louis Lalande, ont apporté à cet apostolat l'ardeur et la sincérité qu'ils mettent dans toutes leurs œuvres. Et il n'est pas exagéré de dire, croyons-nous, qu'ils ont obtenu des succès inouïs jusqu'ici. »

Si le mal n'a pas été complètement extirpé, sa croissance fut cependant arrêtée. Et tout laisse croire que la nouvelle génération n'en sera pas atteinte. La campagne, d'ailleurs, n'a pas encore pris fin. Le travail individuel se continue toujours. La grande offensive, forcément restreinte à quelques mois, renaît de temps en temps suivant les circonstances. Et d'autres associations, entraînées par cet exemple, apportent à leur tour, dans cette lutte nécessaire, leur ardeur et leurs multiples ressources.

Ces campagnes extérieures devaient affermir l'excellente réputation que les Voyageurs s'étaient déjà faite par leur transformation morale et leur gagner de nouvelles et ardentes sympathies.

De passage au Canada en 1926, M. François Veillot note en ces termes, dans *la Croix* de Paris, l'hommage que rend à l'A. C. V. un de nos magistrats les plus distingués: « Vous ne sauriez croire, m'assurait un de mes plus chers amis de Québec, écrivain, orateur et apôtre, le juge Rivard, quels résultats a déjà produits cette société, récente encore, et quelles espérances elle nous donne! Il y a quelques années, nos voyageurs de commerce avaient, pour la plupart, une réputation douteuse, et l'on redoutait leur influence. Aujourd'hui, c'est un corps d'élite et dont l'action s'exerce efficacement au profit de la religion, du bon esprit français, de la bonne presse et des bonnes œuvres. Enrôlés au nombre d'environ deux mille¹ en seize groupes distincts, dont quatorze en notre province de Québec et deux en Ontario; se retrouvant souvent dans ces retraites fermées, où ils respirent vraiment l'air natal; se retrouvant encore et se concertant dans leurs réunions corporatives, ils utilisent, en faveur de toutes ces grandes causes, leurs qualités professionnelles et passent à travers le pays comme des apôtres. »

1. Leur nombre, en réalité, n'est pas aussi élevé, mais on le croirait, à voir leur activité.

L'année suivante, l'éloge s'amplifie encore. Il vient, cette fois, d'un des membres les plus éminents de notre clergé, de celui qu'on a appelé le premier prêtre du Canada, Mgr Louis-Adolphe Pâquet. Dans une conférence sur l'apostolat laïc, donnée sous les auspices des Voyageurs, le vénérable prélat leur adresse, en terminant, ces louanges autorisées :

« Vous profitez de vos voyages et de vos rencontres pour répandre autour de vous le bon exemple, pour propager l'idée des œuvres religieuses les plus salutaires, notamment de ces retraites fermées dont vous connaissez par expérience l'effet vivifiant et régénérateur. Tout en prônant et en étalant la variété de vos marchandises, vous célébrez les titres et les richesses de votre foi. Tout en jetant vos filets sur la bourse de l'acheteur, vous visez à capter son âme...

« Je salue en vous des croisés de notre religion sainte, des gardiens et des soutiens de nos meilleures traditions, des missionnaires de notre évangile patriotique et social...

« Vous accomplissez, Messieurs, une œuvre digne de tous les éloges et de tous les encouragements.

CHAPITRE VI

Une évolution nécessaire

La crise économique chez les Voyageurs. — Comment y parer ? — Étude de différents plans. — L'A. C. V. ouvre ses portes aux syndicats. — Inconvénient et avantages. — L'activité apostolique continue. — Paroles cardinalices.

FONDÉE en 1914, comme nous l'avons vu, l'Association catholique des Voyageurs de Commerce possédait en 1935 vingt et un cercles ou sections comprenant près d'un millier de membres.

Elle était toujours animée d'un vif patriotisme et d'un grand zèle apostolique. Son attachement aux retraites fermées n'avait fait qu'augmenter. A ses louables initiatives de la première heure, d'autres s'étaient ajoutées, telles la guignolée des colons et la lutte contre le communisme. Toujours crâne, elle intervenait vigoureusement et sans respect humain auprès des pouvoirs publics chaque fois que les circonstances semblaient l'exiger.

Le recrutement de ses membres, cependant, devenait plus difficile. Et même si, apparemment, leur nombre n'avait pas diminué, en réalité il subissait une baisse, car plusieurs étaient en retard dans le paiement de leurs cotisations.

Comme toutes les professions, les voyageurs de commerce éprouvaient les effets de la crise économique. Plusieurs avaient perdu leur position, d'autres ne recevaient plus le salaire élevé d'autrefois, pour la majorité la vie était devenue assez dure, précaire même, avec de sombres perspectives d'avenir.

De cette situation les membres de l'Association causaient souvent entre eux. Ils s'apitoyaient sur le sort de tel de leurs camarades, excellent voyageur, père d'une nombreuse famille, et qui voyait son salaire, déjà à peine suffisant, diminué soudain d'un tiers, ou de tel autre, non moins bon citoyen, jeté sur le pavé du jour au lendemain. Bientôt ce serait peut-être leur tour...

Que faire ? se demandaient-ils devant ces tristes cas. Comment venir en aide à ces braves gens et nous protéger nous-mêmes ?... L'Association ne pourrait-elle pas nous être ici d'un meilleur secours ?

Et ainsi naquit peu à peu, dans l'esprit de plusieurs, l'idée de faire servir davantage cet organisme, sans le détourner de sa première fin, à la protection de leurs intérêts matériels. Ceci paraissait d'autant plus urgent que, la crise prolongeant ses méfaits, ils pouvaient s'attendre à voir un nombre croissant de leurs membres, pressés par le besoin, aller chercher ailleurs une aide que l'Association ne paraissait pas devoir leur donner.

Mais quel moyen prendre ? Le sujet devint bientôt matière courante dans leurs conversations, puis il fut discuté ouvertement dans leurs cercles, on l'aborda même aux assises du Conseil fédéral.

Finalement, en septembre 1937, le Conseil central nomma un comité de cinq membres chargé d'étudier la question à fond. Tous furent d'accord pour reconnaître que seule l'organisation syndicale était en état d'améliorer leur sort. Mais comment bénéficier de ses avantages ?

On pensa d'abord à former, à côté et sous les auspices de l'A. C. V., dont le but et les constitutions ne seraient aucunement modifiés, des syndicats professionnels.

Il apparut cependant que ce serait au grand détriment de l'Association, qui perdrait ainsi peu à peu ses membres. La plupart, n'ayant ni le temps ni les ressources nécessaires pour faire partie de deux groupes, iraient au nouveau, entraînés forcément par leurs intérêts matériels. Impossible donc de s'arrêter à ce plan.

Transformer alors l'A. C. V. en stricte organisation syndicale ? Chaque cercle ou section deviendrait un syndicat, et les syndicats groupés entre eux formeraient une fédération provinciale. Mais ici encore se dressaient des obstacles sérieux. Tous les membres de l'Association n'étaient pas disposés à devenir des syndiqués, à assumer les obligations que cela leur imposerait, alors que leur situation personnelle, déjà protégée, n'y trouverait aucun avantage.

Quelques-uns, et non des moindres, devraient donc se retirer. On perdrait ainsi des hommes de valeur. En outre, chaque syndicat, se composant des membres de la section qu'il aurait absorbée, comprendrait des voyageurs de toute catégorie. Nullement homogène, il serait peu apte à remplir son rôle.

Restait un troisième plan. Le R. P. Dubois, s. J., aumônier adjoint de l'A. C. V., en a

exposé les grandes lignes au Conseil fédéral de janvier 1938:

« L'A. C. V., dit-il, maintiendrait ses cadres, ses officiers actuels, son organisation tout entière. Les sections ouvriraient plus largement leurs portes aux voyageurs du dehors, en rendant plus faciles ses conditions d'accès. Une fois entrés dans les diverses sections de l'A.C.V., les voyageurs désireux de se syndiquer seraient classifiés par le Comité central en vue de former des syndicats homogènes, c'est-à-dire composés de voyageurs dont les intérêts à défendre sont communs.

« Ces syndicats auraient leurs statuts particuliers, leurs propres officiers élus par les syndiqués, jouiraient des droits d'une personnalité civile distincte, auraient les pouvoirs réguliers dont jouissent les syndicats ordinaires dans la province de Québec.

« Ce plan permet à l'A. C. V. de continuer son œuvre, tout en lui permettant d'étendre ses activités dans le domaine professionnel, et de pourvoir ainsi, dans une certaine mesure, à la défense de l'intérêt général de la classe des commis voyageurs.

« Ce plan permet encore d'utiliser, au profit de l'organisation syndicale, toutes les réserves

d'énergie spirituelle qu'il y a dans l'A. C. V., toutes les sympathies qui lui sont gagnées, les dévouements qui sont prêts à agir, les ressources matérielles que peuvent fournir les sections actuelles. »

Recommandé par le Comité d'études et approuvé par le Comité central de l'A. C. V., ce plan fut adopté par le Conseil fédéral tenu en janvier 1938.

Comme il s'écartait cependant de la loi générale des syndicats professionnels en vigueur dans la province, sa mise à exécution nécessitait l'adoption par la Législature d'une loi spéciale. C'était son seul inconvénient. Il se trouvait par là à nuire quelque peu à l'unité syndicale chrétienne. Inconvénient réel et qu'on aurait voulu éviter. Après des pourparlers avec les chefs de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada et d'assez longues discussions, l'A. C. V., conseillée par ses aviseurs spirituels et juridiques, crut devoir passer outre à cet inconvénient. Elle affirma ses bonnes dispositions envers la C. G. T., son désir de travailler à ses côtés, dans une parfaite harmonie, sous le signe du syndicalisme chrétien, et présenta à la Législature son projet de loi. Il fut adopté le 8 avril 1938.

Dès ce jour, l'Association catholique des Voyageurs de Commerce du Canada devint l'Association professionnelle catholique des Voyageurs de Commerce.

Aussitôt, plusieurs syndicats se formèrent qui permirent aux voyageurs de telle catégorie, dont les intérêts matériels avaient besoin d'être protégés, de trouver dans leur association la sauvegarde qu'ils recherchaient.

Chaque syndicat a ses constitutions. Les articles 2 et 3 des « Dispositions générales », communs à tous, donneront une idée du but qu'ils poursuivent et de l'esprit qui les anime :

« 2. Le Syndicat a pour but l'étude, la protection et le développement des intérêts professionnels, moraux et religieux de ses membres par tous les moyens conformes à la justice et à l'honneur.

« 3. Le Syndicat s'efforcera d'atteindre son but :

« a) En développant parmi ses membres la compétence professionnelle, unie au sentiment de la justice et de la solidarité sociales ;

« b) En favorisant l'entente cordiale entre patrons et employés sur la base du respect des droits mutuels et de l'accomplissement des devoirs réciproques.

Par ailleurs, l'activité apostolique de l'Association n'a pas diminué. Plus que jamais elle se livre à une action conquérante, elle s'efforce d'élever le niveau moral de la profession, de la rechristianiser à fond. Elle a conservé ses comités spéciaux: comités des retraites, du bon journal, de lutte contre le blasphème, de vigilance contre l'immoralité, etc. Une seule de ses sections, Crémazie de Montréal, a organisé en 1938, à la Villa Saint-Martin, sept retraites fermées qui ont groupé deux cent soixante retraitants; une autre, la section Mont-Royal, en a organisé cinq avec deux cent trois retraitants.

Chacune des séances de l'A. P. C. V. s'ouvre par cette prière:

« Souvenez-vous, ô Sainte Famille, Jésus, Marie, Joseph, que notre Association vous est consacrée et est placée sous votre patronage. Nous vous prions de la protéger, de l'accroître et de la sanctifier. Bénissez tous ses membres, leurs familles et leurs œuvres. Agréez cette séance qui s'ouvre en votre nom, et faites que chacun de nous, imitant l'obéissance de Jésus à Nazareth, la pureté du Cœur immaculé de Marie, l'humilité et la charité de saint Joseph, s'emploie au service de Dieu, de l'Église et du

prochain, avec un sincère amour des âmes et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

Le 14 novembre 1937, dans la grande salle du Palais Montcalm, à Québec, S. Ém. le cardinal Villeneuve voulut bien donner, sous les auspices des Voyageurs de Commerce, une conférence publique sur le devoir social.

C'était quelques semaines avant leur Conseil fédéral annuel où la transformation de leur Association allait être décidée. Son Éminence déclara d'abord qu'elle avait accepté cette invitation malgré ses nombreuses occupations parce qu'« on devait trop aux Voyageurs pour pouvoir leur refuser », puis elle prononça ces importantes paroles :

« A la veille du moment où votre Association catholique des Voyageurs de Commerce va faire un pas stratégique, je veux dire l'efficacité et les avantages que j'y vois pour l'ensemble de la société. *Votre entreprise doit être encouragée parce qu'elle est pour vous le moyen d'exécuter dans son intégrité votre devoir social* ¹. »

On ne saurait mieux marquer, en une seule phrase, la raison profonde de la transformation que nous venons de raconter.

1. Compte rendu de l'Action catholique, 15 novembre 1937.

CHAPITRE VII

OÈuvre d'Action catholique ?

Classement des œuvres. — Distinction entre les militants et les simples adhérents. — Un groupement professionnel peut-il être un mouvement d'Action catholique ? — L'A. C. V. et l'épiscopat. — Au service de l'Église.

IL peut être utile, en terminant ces pages, d'examiner brièvement une question que j'ai entendu poser plus d'une fois : l'Association catholique des Voyageurs est-elle une œuvre d'Action catholique ?

Tous les spécialistes, avouons-le d'abord, ne s'entendent pas sur un tel classement. Il en est, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, qui en contestent même l'opportunité¹. Ainsi, l'ancien assesseur ecclésiastique de l'Action catholique du diocèse de Paris, devenu évêque de Laval, Mgr Richaud, écrit : « Qu'on permette enfin de fixer la portée d'une locution assez courante. Telle œuvre déclare qu'elle « est d'action catholique ». Il faut bien avouer que

1. *L'Action catholique d'après les directives pontificales*, p. 58.

pareille expression n'est pas sans équivoque. Peut-être vaudrait-il mieux en éviter l'emploi. Il est bien rare qu'une œuvre tout entière, avec tous ses adhérents sans exception, puisse être considérée comme un rouage de l'Action catholique. » Et Son Excellence cite, entre autres, les mouvements spécialisés de jeunesse dont les dirigeants et les militants sont, sans conteste, des membres de l'Action catholique, ce qu'on ne peut affirmer, déclare-t-elle, « des simples cotisants et sympathisants d'une section jociste ».

Il y aurait donc lieu de distinguer dans les associations entre les chefs et les simples adhérents.

Remarquons aussi que l'A. C. V. fut fondée avant que Pie XI eût donné à l'Action catholique les règles, la méthode, la technique qui la caractérisent aujourd'hui. Pour elle, comme pour la plupart des œuvres alors existantes, de légères modifications s'imposaient, qui, sans changer son caractère, l'eussent rendue absolument conforme au type nouveau tracé par le Souverain Pontife.

Les circonstances dont nous venons de parler n'ont pas permis à l'A. C. V. d'accorder à ces quelques points toute l'attention voulue.

Ajoutons enfin que les groupements professionnels, — même si leur but est exclusivement religieux, — se voient refuser par quelques-uns le titre de mouvement d'Action catholique. Lisons ces lignes écrites en février 1939 par l'archevêque de Bordeaux, S. Exc. Mgr Feltin: « Si la hiérarchie devait accréditer toutes les Unions professionnelles, il semble bien qu'elle créerait par là un émiettement des forces et diminuerait l'influence d'une Action catholique puissante, organisée et efficace.

« Aussi préférons-nous distinguer, — comme on le fait volontiers actuellement, — trois grands milieux de vie que, dans un sens large et nullement péjoratif, on peut appeler le milieu ouvrier ou populaire, le milieu bourgeois ou indépendant et le milieu agricole ou rural.

« Tout individu, quelle que soit sa profession, appartient complètement ou tout au moins se rapproche de l'un ou l'autre de ces milieux de vie, dans lequel il peut et doit exercer, en conformité avec les directions pontificales, un apostolat fraternel sur son semblable.

« Poussés par la jeunesse qui a ces trois branches: J. O. C., J. A. C. et J. I. C., les adultes sont de plus en plus orientés vers des

organisations nationales qui, sous le nom de Ligues, s'adressent à eux. Ce sont la L. O. C., déjà fortement établie et étendue, la L. I. C. et la L. A. C., qui, chez nous, comme ailleurs, commencent à s'affirmer.

Et Mgr Feltin ajoute: « Est-ce à dire que les Unions professionnelles n'aient aucun rôle à jouer dans l'apostolat moderne? Non, bien sûr.

« Elles soutiennent leurs membres dans leur vie chrétienne; elles les rapprochent sur le terrain religieux, quelle que soit la place qu'ils occupent dans la profession; elles accroissent la fierté légitime du travail commun dans une branche de l'activité humaine; elles facilitent les collaborations opportunes et les ententes professionnelles; enfin, venant heureusement se greffer sur une organisation plus large, elles invitent leurs adhérents à profiter des rapports spéciaux qui existent entre les membres d'une même profession, pour étudier ensemble les problèmes moraux propres à la profession et les conditions d'exercice de l'apostolat dans cette profession. »

La conclusion est nette: « Pour toutes ces raisons, continue Son Excellence, il convient donc d'entretenir et de développer les Unions

professionnelles, qui rendent service à l'Action catholique spécialisée, en qui nous mettons volontiers notre confiance; mais pour éviter toute équivoque ou malentendus, nous précisons que les Unions professionnelles ne constituent pas — présentement du moins — des mouvements spécialisés et mandatés de l'Action catholique. »

Cette opinion, si autorisée soit-elle, n'a pas empêché quelques groupements professionnels, — les Unions catholiques des Postiers, des Cheminots, des Employés de banque, etc., — de revendiquer, avec l'autorisation de leurs aviseurs spirituels, le titre de groupement d'Action catholique. L'aumônier des P. T. T., Mgr Flaus, écrivait récemment: « L'on peut et l'on doit dire que l'Union nationale du Personnel catholique des P. T. T. est un mouvement d'Action catholique: c'est une action du milieu sur le milieu; c'est une œuvre spécialisée dans la grande famille des Postiers ¹. »

Le jugement final relève de l'épiscopat français, seul juge en cette matière et qui, l'heure venue, saura trancher la question, au moins pour son pays.

1. *L'Union*, avril 1939, p. 14.

Vouée à l'apostolat, à la rechristianisation de sa profession, à l'action du semblable sur le semblable, l'A. C. V. paraît bien avoir autant de droits au titre de mouvement d'Action catholique que telle ou telle œuvre qui, ici ou ailleurs, en fut décorée.

Mais préoccupés par les problèmes nouveaux auxquels ils devaient faire face et prévoyant sans doute l'évolution qui allait se produire, ses chefs n'ont pas jugé opportun de demander à l'épiscopat l'investiture officielle. L'A. C. V. ne fut donc jamais, en fait, mandatée par la hiérarchie.

La situation aujourd'hui n'est plus la même. Car si l'A. P. C. V. conserve le caractère apostolique de ses origines, elle s'est cependant assigné, d'après ses nouvelles constitutions, un nouveau but, celui « d'assurer à la classe des voyageurs... *des conditions de vie matérielle* qui soient conformes aux exigences de l'équité et de la justice sociale... »

Or, ce but la classe nettement en dehors des associations d'Action catholique proprement dites, qui doivent être d'ordre exclusivement religieux.

Notons cependant qu'en France, suivant une remarque de Mgr Richaud, les états-majors et

les corps militants des œuvres économico-sociales, — tels les syndicats, — et des mouvements auxiliaires « peuvent être considérés par la hiérarchie comme des troupes bien mandatées par elle pour l'apostolat catholique ».

Les évêques du Canada pourraient donc, s'ils le jugeaient à propos, accréditer de la même façon le corps dirigeant des Voyageurs.

Mais, mandatée ou non, l'A. P. C. V., prolongement de l'A. C. V., héritière de son zèle, de ses méthodes apostoliques, de son puissant dynamisme, constitue une troupe d'élite dans la vaste armée catholique. Sa récente évolution l'appelle à de nouveaux développements, à un rayonnement accru. Plus que jamais, en ces temps difficiles où les puissances du mal voudraient entraver la marche conquérante du catholicisme et ruiner son œuvre moralisatrice, l'Église peut compter sur le dévouement éclairé de ces valeureux apôtres.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier

APOSTOLAT SPÉCIALISÉ

- Directives de Pie XI. — Un apostolat peu pratiqué.
— Liens sociaux et professionnels. — La Société
Saint-Luc. — Un exemple canadien..... 3

Chapitre deuxième

LE VOYAGEUR DE COMMERCE

- Qualités naturelles. — La marque du métier. — Por-
trait du voyageur canadien-français avant 1914.
— Les effets d'une retraite fermée. — Une grande
entreprise..... 7

Chapitre troisième

L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DES VOYAGEURS DE COMMERCE

- Fondation. — Des catholiques authentiques. — Piété
solide. — Foi éclairée. — Conscience profession-
nelle. — Vrai patriotisme. — Formation sociale.
— On confie à ses membres des charges impor-
tantes..... 18

BELLOUË
SAINT-SULPICE

Chapitre quatrième

RÉNOVATION DE LA PROFESSION

Apostolat du milieu. — Quelques exemples. — Nombreuses retraites fermées. — Fondation de cercles. — Transformation collective. — Témoignages d'évêques. — Un patron enthousiaste. — Ce qu'on en pense en France. — Bénédiction de Benoît XV. 30

Chapitre cinquième

CAMPAGNES APOSTOLIQUES

Hôteliers et marchands. — Aide aux maisons de retraites. — Le communisme. — Propagande du bon journal. — Lutte contre le blasphème. — Témoignage d'un magistrat. — « Croisés de notre religion sainte, gardiens de nos meilleures traditions ». 42

Chapitre sixième

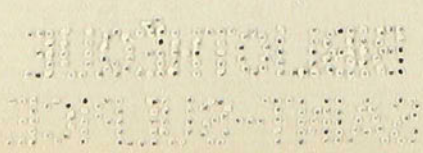
UNE ÉVOLUTION NÉCESSAIRE

La crise économique chez les Voyageurs. — Comment y parer ? — Étude de différents plans. — L'A. C. V. ouvre ses portes aux syndicats. — Inconvénient et avantages. — L'activité apostolique continue. — Paroles cardinalices. 63

Chapitre septième

ŒUVRE D'ACTION CATHOLIQUE ?

Classement des œuvres. — Distinction entre les militants et les simples adhérents. — Un groupement professionnel peut-il être un mouvement d'Action catholique ? — L'A. C. V. et l'épiscopat. — Au service de l'Église. 72



Date d'échéance du prêt
Date of return



BNQ



000 377 293